

toyens;—et quel mélange : des bourgeois, des marchands, des marins, des soldats, des fermiers, des ouvriers, des clergymen, des nègres, des pêcheurs, que sais-je, toute la flore des Etats-Unis.

Au milieu de ce cortège diapré, grouillant, famillier et respectueux à la fois, le président s'avance gravement, boutonné dans sa redingote noire, le chapeau haute-forme sur la tête, échangeant des *shake-hands* avec les milliers de mains qui se tendent vers la sienne.

Et c'est ainsi que lentement, gravement, il gagne l'hôtel du gouvernement, — la "Maison-Blanche," comme on l'appelle,—une grande maison plate, assez insignifiante, une des plus simples, entre toutes les habitations particulières de Washington, qui très élégantes, pour la plupart, se détachent au milieu de jardins fleuris.

A l'arrivée, sous le péristyle, celui qui s'en va remet les clefs de la maison à celui qui arrive,—c'est un locataire qui en remplace un autre, avec un bail de quatre années.—Le nouveau président prend alors possession, reçoit les membres du corps diplomatique, qui viennent lui présenter les mêmes hommages que, quatre ans auparavant, ils adressaient à l'autre locataire ; il préside, pour la forme, un rapide conseil des ministres, où on se congratule réciproquement ; après quoi il paraît au balcon,—qui en vit paraître bien d'autres,—et adresse, de toutes les forces de ses poumons, un discours à la foule, où il expose son passé, ses opinions, son programme de gouvernement,—celui qu'il exécutera ou n'exécutera pas : qu'en sait-il lui-même ?—La foule qui n'entend guère, vu la distance, approuve de confiance, pousse les hurrahs traditionnels, jette quelques chapeaux en l'air et la comédie est jouée : Mac-Kinley a succédé à Cleveland.

J'oubliais : le soir, il y a banquet de *dix mille* convits, à un dollar par tête, et bal de *cent mille* invités, qui se trémoussent toute la nuit, sous une tente dressée dans le Jardin public.

*
* *

Après cette cérémonie plus populaire qu'imposante, Mac-Kinley va donc gouverner, ainsi

qu'il convient, la grande République des Etats-Unis. Or, le nouveau président est protectionniste à outrance,—il l'était, du moins, la veille de son arrivée au pouvoir ; le sera-t-il le lendemain ? nul ne le saurait dire,—et voilà que vers lui se portent les regards interrogatifs des jeunes misses qui se demandent quel parti il va prendre dans la question des entraves prohibitionnistes à imposer à la trop grande extension " de l'exportation féminine."

Vous ne comprenez certainement pas ce que je veux dire, et ceci mérite explication.

Voici ce dont il s'agit : il paraît qu'une idée étonnante vient de naître dans les cerveaux yankees. Le cousin Jonathan,—vous savez que c'est sous ce vocable qu'on synthétise la nation américaine,—s'est avisé un beau matin, que ses plus riches héritières s'envolaient volontiers, vers le vieux continent, lâchant sans regret le pays des dollars, qui est aussi celui de l'ennui.

Ces jeunes et jolies démocrates, en effet, ont un prurit d'aristocratie, et se disent que vraiment la fortune ne suffit pas au bonheur.

Et voilà que, d'autre part, les jeunes gens de la noblesse française, voire aussi de l'aristocratie anglaise, viennent volontiers en Amérique, pour y chercher de la dorure à blason, ou du fumier à domaines. Rien de plus naturel, n'est-ce pas ? C'est un peu comme disait le vieux sergent mercenaire : " Que chacun se bat pour ce qui lui manque. Je ne me bats pas.—ajoutait-il,—pour l'honneur, j'en ai plus qu'il ne m'en faut, tandis que ma bourse est vide !"

Oui, mais voilà ! cette émigration heureuse pour les jeunes gentilshommes en panne, cause des émotions singulières aux jeunes Yankees, eux aussi en pourchas de dots étincelantes.

La concurrence commence à les inquiéter.

L'exode des filles de brassiers enrichis, de marchands de charbon cent fois millionnaires, de tanneurs dorés sur tranches, qui, toutes, se dirigent vers l'Europe, les agace et les préoccupe.

On a beau leur dire que ces mariages qui sont du côté masculin surtout d'inclination pour la cassette, qui a de si beaux yeux, n'ont pas toujours le bonheur pour résultat ; que le plus sou-